

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 46 (1917)
Heft: 2

Artikel: M. Pierre-Maurice Masson, ses thèses de doctorat [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sans se douter des préjudices que l'on porte à l'industrie nationale, on donne parfois ses préférences à des produits étrangers, sous prétexte d'un bénéfice le plus souvent illusoire. On oublie que l'argent livré au commerce indigène reste chez nous et que, de la sorte, il profite au pays et, par conséquent, nous revient sous une autre forme. Sans doute, nous ne pourrions jamais nous passer complètement de l'étranger, mais il est certain qu'une propagande intense devrait être faite un peu dans tout le pays et par tous les moyens, pour encourager la protection de l'industrie nationale et, par suite, le développement économique du pays.

(*A suivre.*)

F. DELABAYS.

M. Pierre-Maurice Masson

ses thèses de doctorat

(Suite)

« La maison qui, pour la deuxième fois, accueillit le jeune converti, et qui, durant bien des années, allait devenir le centre de sa vie, était une maison catholique », où les prêtres et les gens d'Eglise étaient reçus fraternellement et se sentaient à l'aise. M. Masson indique les divers personnages qu'on y rencontrait, et parmi lesquels se trouvent des religieux de différents Ordres, des Cordeliers, des Franciscains et des Jésuites. C'est que Mme de Warens était une personne très pieuse, dont l'âme était naturellement « tournée du côté de Dieu, qui ne veut plus songer qu'à la seule chose nécessaire, au salut de son âme ». Mais, par une inconséquence qu'on rencontre parfois chez les femmes, cette piété s'accommodait fort bien, chez elle, d'une certaine liberté de mœurs et de pensée, inconciliable avec les préceptes de la morale chrétienne. En se convertissant et en quittant le protestantisme, elle avait gardé certaines tendances qui la portaient à se rebeller partout, où le dogme lui paraissait trop dur et à s'arrêter aux solutions douces que son cœur approuvait.

Sous la conduite aimable de cette femme qui mourut en bonne chrétienne, Jean-Jacques va fortifier ses nouveaux sentiments religieux, au point qu'il conçoit l'idée de devenir un prêtre instruit et vertueux comme M. Gaime, peut-être un saint prélat comme M. de Bernex, à tout le

moins un aimable ecclésiastique comme tous ceux qui fréquentaient chez sa bienfaitrice. On sait que l'expérience ne fut pas de longue durée. Après un séjour de cinq mois, il fut congédié du séminaire. Mais bien loin de garder rancune à la religion qui n'avait pas voulu le garder parmi ses élèves, il cherche au contraire à se créer une situation dans les alentours de l'Eglise : il entre dans la maîtrise de la cathédrale et vit là, nous dit-il, « six mois de bonheur et d'innocence », pendant lesquels il admira les belles chasubles et goûta d'une façon particulière la musique émouvante de certains hymnes. En relation d'amitié avec plusieurs Pères Jésuites, qu'il voit chez M^{me} de Warens, il choisit parmi eux son directeur de conscience, le P. Hemet, « bon et sage vieillard, dont la mémoire lui fut toujours en vénération ». C'est chez les Jésuites qu'il se rend, lorsqu'il a besoin de livres ; chez eux, qu'il trouve « du réconfort aux heures de découragement et les conseils d'une sagesse modérée dans ses crises d'exaltation ». Plein de respect pour M. de Bernex, il reconnaît en « ce grand évêque » la vertu d'un « saint », d'un saint qui fait des miracles et qu'il place en paradis « entre Fénelon et Catinat ». Aussi résiste-t-il à toutes les invitations plus ou moins déguisées de son père et de ses compatriotes à reprendre la foi nationale de Genève et quand il se trouve en pays protestant, il fait jusqu'à deux lieues pour pouvoir entendre la Messe, à laquelle on le voit assister « avec cette contenance modeste et recueillie » qu'il avait toujours à l'église. « J'étais alors, dira-t-il plus tard, sincèrement attaché à ma nouvelle religion. »

« Pourtant, remarque M. Masson, chez ce catholique presque ingénu, l'enfant de Genève n'est pas tout à fait mort : dans cette intelligence avide de savoir et que le problème de la vie émeut, un travail de réflexion personnelle se fait, travail lent, obscur, mais profond », où se prépare autre chose que des convictions catholiques.

Lecteur docile qui ne veut pas tant juger ses auteurs que les savoir, Jean-Jacques lit la plume à la main. Ses lectures sont nombreuses et variées. M. Masson a dressé la nomenclature complète des ouvrages que durant cette période de sa vie, Jean-Jacques a réellement lus, ou même été simplement dans la possibilité de lire. Analyse minutieuse, poussée jusque dans les détails, où l'on voit les diverses influences livresques, qu'a subies le protégé de M^{me} de Warens. Libre de toute entrave doctrinale, Rousseau se laisse prendre aux idées suivant les intuitions de son cœur et de sa fantaisie. Quelques ouvrages surtout paraissent avoir

été lus attentivement. Parmi ceux-là, il faut citer les œuvres de Fénelon, seul auteur du XVII^{me} siècle, auquel il se donne tout entier et pour lequel il éprouve un amour poussé jusqu'à la dévotion attendrie. A ses yeux, « le bon Fénelon » réalise le type du vrai chrétien. « S'il avait vécu de mon temps, disait-il, j'aurais cherché à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. » Mais jusqu'où sont allées les suggestions féneloniennes ? M. Masson juge qu'il est difficile de fournir des précisions. On peut se prononcer avec plus d'assurance au sujet des ouvrages de Pluche, saint Aubin, Claville, auteurs de second ordre, qui furent chers à Rousseau et qui lui ont appris « l'inutilité et la vanité des systèmes, l'indigence prétentieuse de la raison, lorsqu'elle veut dépasser les bornes de l'humble expérience, la suprématie du cœur dans les débats décisifs, où se joue le tout de l'homme, l'influence néfaste de la richesse et du luxe sur le bonheur et la vertu ». Clarke devient particulièrement son guide. Ce « ferme patron de la doctrine arienne », selon le mot de Voltaire, a été le metaphysicien de Rousseau, l'auteur qui lui fournira des démonstrations pour la défense de quelques-unes de ses thèses, les principes intangibles qu'il opposera toujours aux maximes perverses des Encyclopédistes : « la matière ne saurait ni penser, ni sentir ; le mouvement n'est pas essentiel à la matière ; il est impossible de tout ramener à une seule substance ; l'enchaînement des causes et des effets réclame un être suprême, existant par lui-même », infiniment sage et bon ; « la volonté humaine est libre et c'est cette liberté qui explique le problème du mal ; les injustices commises exigent des sanctions ultra-terrestres... ; la morale chrétienne s'accorde très bien avec les lumières de la droite raison. » Autant de formules que le Vicaire Savoyard vivifiera de son éloquence et qui seront le nerf de sa *Profession de Foi*.

En 1732, paraît le *Cleveland* de l'abbé Prévost ; Jean-Jacques le lit bientôt avec toute son âme. Il y apprend que « les mouvements simples de la nature, quand elle n'a pas été corrompue par le vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence ; ils ne demandent pas d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison ». Assurément, cette affirmation est moins absolue que celle que Rousseau émettra plus tard : « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses » ou encore « l'homme est naturellement bon ». Toutefois, la ressemblance des idées est manifeste ; c'est à travers *Cleveland* que le futur auteur de l'*Emile* a présenté son système :

... Dans Cleveland, j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante et pure.

Malgré les quelques erreurs, dans lesquelles déjà à cette époque tombe Rousseau, sa pensée reste cependant chrétienne, hautement et consciemment chrétienne ; « les Charmettes ont fait de Jean-Jacques un croyant, et pour toujours ».

* * *

De cet endroit idyllique, Jean-Jacques se rend à Lyon, chez le Grand-Prévôt, où il entre comme précepteur. Dans la grande ville heureuse et fière de ses richesses, dans le

Lyon, séjour charmant des enfants de Plutus,

il perd ses allures de « Don Quichotte helvétique » et cesse d'être un « rêveur naïf, épris de bucolique primitive, d'égalité républicaine et de vertu à la Genevoise » ; il apprend à « cultiver les douceurs de la vie », tout en gardant intactes ses convictions religieuses. Bientôt cependant, va s'opérer une évolution qui lui fera ranger le catéchisme parmi les « bagatelles sans conséquence, que le premier faquin peut apprendre aux enfants ». Son catholicisme devient un simple vernis, que l'attaque holbachique n'aura pas de peine à faire craqueler.

C'est à Paris que l'agression aura lieu. Ici, commencent les années troubles, les années de misère morale, où les fautes décisives s'accumulent, où le malaise de l'âme s'exacerbe, où il prend pour consolatrice une servante d'auberge, qui lui donne cinq enfants aussitôt envoyés aux Enfants-Trouvés, afin de se conformer à la recette commode des joyeux viveurs, à l'école desquels il s'est mis. Chaque soir il va au théâtre. Il assiste à des soupers, dont les participants sont habiles à trrousser des contes gras et à jeter le ridicule sur toutes les choses respectables. Il est introduit dans la société des hommes de lettres, où il est traité « d'Allobroge » et où pontifient les Encyclopédistes, Helvétius, Toussaint, Raynal, le baron d'Holbach, qui le reçoit aimablement à sa table, et surtout Diderot, qui se charge de renouveler le « magasin d'idées » rempli aux Charmettes.

De tous ces maîtres ès-incrédulité, auxquels Jean-Jacques demande la fécondation de son intelligence, aucun n'a su s'emparer de son âme comme l'auteur de la *Promenade du sceptique*, le virtuose supérieur, toujours prêt à décocher des traits haineux contre ce qu'il appelait « l'abominable christia-

nisme ». Dans ses conversations comme dans ses ouvrages, Diderot transpose les dogmes chrétiens sur le mode burlesque ; en revanche, il parle avec attendrissement du culte de la nature, aux pieds de laquelle il se jette avec tout ce qui lui reste de foi et de ferveur. Jean-Jacques l'écoute et enregistre comme un élève docile sur le rouleau de son phonographe les maximes et les principes, qu'il développera plus tard dans sa *Profession de Foi*. C'est à cette époque, entre 1745 et 1748, que Jean-Jacques cesse de pratiquer, et que suivant une expression chère à Diderot, « il se défit de son bandeau ». Alors, il commence à se moquer du mystère de la Trinité, de l'Eucharistie, du péché originel, de l'efficacité des sacrements, « toutes matières, dit-il, où la meilleure tête n'a pas assez de force pour concevoir quelque chose ».

Mais si Jean-Jacques a jeté par-dessus bord les dogmes et les pratiques de l'Eglise catholique, il est loin d'avoir renoncé au christianisme, de le regarder comme un « conte de vieille » et de « mettre Jésus-Christ et la Vierge au rang de Cendrillon et du Petit-Poucet ». « C'est là, dit-il, qu'on arrive à vingt-cinq ans », mais à son âge, on sait faire les départs opportuns : on laisse de côté « les dogmes ridicules » et on s'attache d'autant plus « aux divins et sublimes principes du christianisme ».

Un après-midi d'octobre, qu'il se rendait à Vincennes rendre visite à Diderot prisonnier, il marchait lentement, le dernier *Mercure* à la main. Il lit une annonce, dans laquelle l'Académie de Dijon met au concours le sujet suivant : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Le doute que contient cette question, s'impose à lui avec une particulière violence. Il s'assied au pied d'un arbre, il est assailli de pensées et d'idées, dont le tourbillon l'opprime et le pousse à écrire. Il prend la détermination de concourir. On sait ce qui est arrivé. Le travail de Rousseau obtint le prix, et le nom de l'auteur se répandit partout. Désormais, Jean-Jacques a trouvé sa vocation. Il deviendra écrivain et au point de vue religieux, il va se constituer le défenseur, oublieux du christianisme bucolique qu'il a professé aux Charmettes, de la religion naturelle, du culte de la nature, d'un système religieux vidé de tout mystère divinement révélé.

Toutefois, si l'idée fondamentale est acquise, les détails de la doctrine ne sont pas encore déterminés. Rousseau se contente de retenir l'Evangile, « ce divin livre, le seul nécessaire au chrétien, le plus utile de tous à quiconque même

ne le serait pas » ; il veut laisser de côté « les discussions byzantines », « les vains systèmes de la théologie », tous les mystères inventés par l'orgueil humain et la folie de la science. Invité à donner des précisions, Jean-Jacques se dérobe ; mais la société holbachique, qu'il fréquente avec assiduité, va bientôt l'y contraindre. L'admiration qu'il éprouve pour Diderot, est mise à une cruelle épreuve. Son ami va toujours plus loin sur le chemin des négations : « Le monde n'est qu'un grand animal qui se confond avec Dieu ; la matière s'est diversifiée, organisée et humanisée peu à peu ; nous ne savons pas même si Dieu existe ¹ ».

Tout d'abord, Jean-Jacques ne répond pas grand chose à ces déclarations de complète incrédulité. Encore incertain lui-même de ce qu'il veut garder de ses vieilles croyances, il donne à Diderot l'impression qu'il « est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches ». Il a beau assurer qu'il est chrétien, sa déclaration est peu prise au sérieux. Le baron d'Holbach en particulier stimule « la philosophie » trop indolente de son hôte, le rudoie lourdement et lui reproche d'avoir mal « évacué la matière superstitieuse ». Un jour, chez M^{lle} Quinault, les convives se grisent de paroles et d'idées, hommes et femmes vont jusqu'au bout de leurs négations, contestant la vérité de l'existence de Dieu. Gauche, isolé et irrité, Jean-Jacques se raidit dans une protestation : « Si c'est une lâcheté, s'écrie-t-il, de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu qui est présent. Et moi, Messieurs, je crois en Dieu ! je sors si vous dites un mot de plus. » Quand on lui demande ensuite d'expliquer cette sortie, il accentue sa foi : le simple spectacle du lever du soleil lui démontre qu'un Dieu existe et qu'il faut l'adorer ; il veut être un homme de bien, parce qu'il veut mourir en paix ; il attend au delà de ce monde une existence meilleure, qui prolonge celle de la terre jusqu'à l'infini...

Désormais, les réunions holbachiques deviennent pénibles à Rousseau. Il cherche à s'évader, il éprouve le besoin de fuir le « fracas » et les « affreux charivaris » de la capitale, de retrouver la paix et la solitude des champs, d'échapper enfin par la pensée à cette atmosphère étouffante, où son âme s'anémie, à ces doutes qui stérilisent et affolent son cœur. Il était dans ces dispositions lorsqu'un ami, qui devait se rendre à Genève, lui propose de l'accompagner. L'offre lui sourit et il partit.

(A suivre.)

J. F.

¹ *La Formation*, p. 180.